

Weirdos

Le regard de l'autre

Jean Beaulieu

Numéro 310, octobre 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/86627ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beaulieu, J. (2017). Compte rendu de [Weirdos : le regard de l'autre]. *Séquences : la revue de cinéma*, (310), 21–21.

Weirdos

Le regard de l'autre

*S'associant pour une seconde fois à Daniel MacIvor (**Trigger**), dramaturge originaire de Sydney qui a développé ce récit à saveur autobiographique et un brin nostalgique, Bruce McDonald (**Highway 61, Hard Core Logo**) délaisse son côté un peu « trash » pour renouer avec un genre qui lui est cher : le road-movie. Commencera alors un voyage initiatique pendant lequel deux ados de 15 ans d'Antigonish, en Nouvelle-Écosse, vivront des expériences fondatrices, perdront certaines illusions, s'émanciperont... tout ça, sous l'œil goguenard d'un Andy Warhol imaginaire !*

JEAN BEAULIEU

Ajoutons quelques années aux deux héros, substituons l'été 1969, Jimi Hendrix et Woodstock pour l'été 1976, Andy Warhol et Sydney, gardons une mère émotivement instable, et l'on pourra établir un cousinage entre deux films des deux solitudes : **Frisson des collines** de Richard Roy et **Weirdos** – deux œuvres lisses et plutôt sages sur fond de récit d'apprentissage.

Kit, garçon aux ambitions artistiques assumées mais à la sexualité moins affirmée, vit avec son père, modeste prof à l'école secondaire locale, mais semble avoir beaucoup plus d'affinités avec sa mère, qui a pourtant rompu avec les siens pour poursuivre ses rêves d'artiste. De son côté, son amie Alice, éprise de liberté et d'aventure, désire faire l'amour avec lui et, surtout, échapper aux querelles incessantes de ses parents. Le prétexte de la fuite en avant est tout trouvé lorsque Kit reçoit une carte postale de sa mère, dont il était sans nouvelles depuis des lustres, l'invitant à venir la voir à Sydney.

La première partie du film, bien que chevillée autour de la route, semble avancer à petits pas. Toutefois, grâce à l'écriture subtile de MacIvor, la psychologie des personnages s'approfondit peu à peu, notamment au moyen de dialogues aux phrases courtes qui s'énoncent naturellement dans la bouche de ces adolescents. Et les situations qu'il décrit (la volte-face d'Alice avec les amis qui les avaient pris en stop; les échanges en apparence banals sur le bord de la route; le « beach party ») deviennent plus significatives à mesure que l'intrigue progresse.

Mais c'est vraiment à partir de l'entrée en scène de la mère de Kit (la véritable *weirdo* de cette histoire), où les personnages se confrontent à eux-mêmes, que le film prend consistance. On se doute bien que les 15 minutes de gloire de cet ancien mannequin (campée par une Molly Parker presque hallucinée), qui a nourri l'ambition de devenir actrice et de côtoyer les membres de la Factory, appartiennent à un passé lointain. Néanmoins, la véritable révélation du film, c'est la jeune Julia Sarah Stone, dont le bagout et la prestance dans le rôle d'Alice lui font tenir tête à l'expérimentée Molly Parker. Par son jeu assuré, mesuré, elle s'impose comme le véritable moteur de l'intrigue, qui raconte pourtant les souvenirs de son compagnon, l'*alter ego* de l'auteur.



Comme un prétexte à la fuite

Par contre, on déplorera le recours répétitif au guide spirituel chimérique qui se présente aux yeux de Kit sous les traits du pape du pop-art, procédé éculé qui se révèle plutôt encombrant, même si le clin d'œil final reste appréciable.

Mais plus constestable encore, le traitement en noir et blanc, qui confère à **Weirdos** une atmosphère d'éclipse durable, alors que l'on suit le parcours solaire de jeunes gens au carrefour de tous les possibles, alors que les années 1970 foisonnaient de couleurs, de motifs et de textures, alors que les magnifiques paysages côtiers de la Nouvelle-Écosse appelaient une palette multicolore. Dans une entrevue vidéo donnée en octobre 2016 au *Vancouver Sun*, le réalisateur, évoquant les *road-movies* de Robert Frank et la patine de la nostalgie, peine à convaincre du bien-fondé de ce choix esthétique.

En revanche, McDonald sait comment habiller ses films d'une trame sonore en adéquation avec leur sujet. Penchant habituellement pour la musique punk/rock, il a choisi ici des extraits de chansons folk/country, la plupart canadiennes, fidèles à la tessiture de l'époque : Gordon Lightfoot, The Stampeders, Anne Murray, et même Patsy Gallant. Comme pour compenser le fait que les Canadiens anglais, incapables de s'abreuver à leur propre culture et obnubilés par celle de leur puissant voisin du Sud, semblent avoir besoin du regard de l'autre pour exister (pour l'anecdote, ce sera un Cambodgien qui ramènera ici les personnages à l'ordre).

Et c'est de la bouche de « pas Andy Warhol » que nous apprendrons pourquoi les Américains considèrent les Canadiens comme des *weirdos*. Il faut croire qu'on est tous le *weirdo* de quelqu'un... 📞

■ **LES DÉCALÉS** – Origine : Canada – Année : 2016 – Durée : 1 h 25 – Réal. : Bruce McDonald – Scénario : Daniel MacIvor – Image : Becky Parsons – Mont. : Duff Smith – Mus. : Asif Illyas – Son : Alan Scarth – Dir. art. : Matt Likely – Cost. : Bethana Briffett – Int. : Dylan Authors (Kit), Julia Sarah Stone (Alice), Molly Parker (mère de Kit), Dave Hawco (Dave, père de Kit), Rhys Bevan-John (Andy Warhol), Cathy Jones (Mary), Vi Tang (Mr. Po), Gary Levert (Joe) – Prod. : Marc Almon, Mike MacMillan, Bruce MacDonald (Shadow Shows) – Dist. : EyeSteelFilm.